

LE VILLAGE LORRAIN TRADITIONNEL DES « PAYS DE LA NIED »

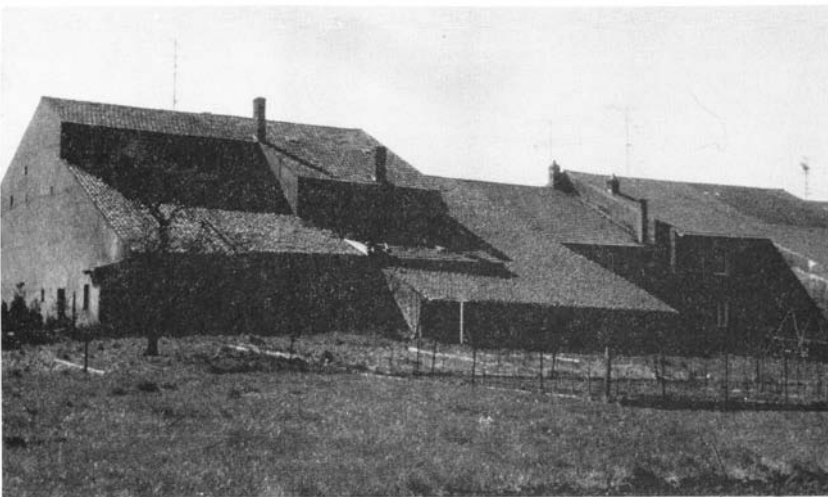
L'objet de l'étude est de décrire quelques villages des environs de Boulay et de Bouzonville, en insistant sur leur structure, leur économie traditionnelle et les pratiques communautaires.

(RE)DÉCOUVRONS LE VILLAGE TRADITIONNEL

L'approche paysagère

Le relief des « Pays de la Nied » est formé de plateaux, de collines et de petites vallées convergeant vers celle de la Nied. L'aspect général du paysage se présente sous la forme de faibles ondulations qui permettent aux villages de se cacher derrière une colline ou de se nicher au fond d'un vallon.

A l'exception de ceux situés sur un plateau, comme Tromborn, la plupart sont peu visibles de loin. Lorsque nous nous rapprochons de Volmerange-lès-Boulay, en venant de Boulay, d'abord la flèche du clocher indique la présence du village, puis une masse-toits brun-rouge émerge du sol. Elle présente un ensemble continu, compact, s'étirant en longueur. Les lignes horizontales brun-rouge contrastent avec la teinte ardoise et la verticalité du clocher. Toits et murs se parent de couleurs discrètes se mariant fort bien avec les teintes de la campagne environnante.



BOCKANGE : Façades arrière - 1982

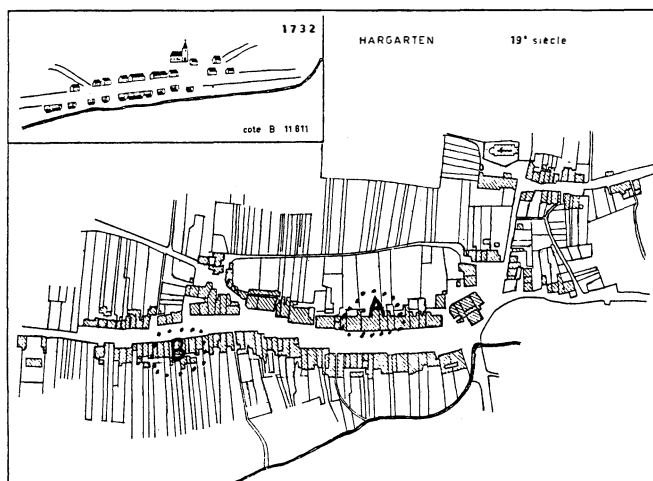
Voici les façades arrière d'une rangée de maisons à Bockange. Elles sont considérablement rabaissées par la longue pente des toits. Les décrochements, ajouts ou prolongements sont appelés « haches ». Nous nous trouvons dans la partie privée que chaque propriétaire a aménagée à sa guise. Les maisons, soudées les unes aux autres par les pignons

mitoyens, s'étendent plus en profondeur qu'en largeur. La faible pente des toits permet de gagner en volume. Les toits et les haches, du fait de la jointivité des maisons, ne peuvent se développer que vers l'arrière. Le volume de la première maison semble écraser la petite à côté. Plus l'agriculteur était riche, plus le volume de sa maison était imposant. Cela se justifie : il fallait beaucoup de place pour abriter hommes, bêtes et récoltes sous le même toit.

Les grands toits asymétriques sont encore partiellement recouverts de tuiles creuses. Parfois, les charpentes, pourtant en chêne, ondulent sous leur poids (environ 66 kg par m² de tuiles). Au début de ce siècle, les tuiles mécaniques, plus légères et s'emboîtant mieux, les ont petit à petit remplacées.

Jardins et vergers sont dans le prolongement de la partie arrière des maisons. La terre du potager, souvent fumée depuis plusieurs siècles, est du vrai terreau. Jusqu'aux années 1950-1960, le potager procurait des légumes pour toute l'année : petits pois secs, haricots secs, carottes et choucroute pour l'hiver; des légumes frais du printemps à l'automne. Le verger donnait des pommes, des poires qui se conservaient au-delà de Pâques et fournissaient le cidre. Les mamans stérilisaient les mirabelles, les quetsches et les cerises. Elles apprêtaient de succulentes confitures. Mais quel travail !... Pour donner à la confiture de quetsches un goût spécial et surtout pour économiser le sucre, il fallait la tourner pendant de longues heures dans un énorme chaudron de cuivre. Le travail des grands-mamans consistait à sécher, sur de longues claies, les quetsches, les mirabelles, les poires et les pommes coupées en quartiers. Les hommes s'intéressaient avant tout à la distillation des fruits. De vieux paysans disaient : « Un petit coup de schnaps, ça maintient la forme ! »⁽¹⁾. L'eau de vie guérissait les hommes et les bêtes.

Légumes, fruits, confitures et boissons permettaient aux gens de vivre en autosuffisance. Ils n'achetaient pas de légumes et peu de fruits.



Plan de HARGARTEN-AUX-MINES au XVIII^e et au XIX^e s.

1) Les mots en dialecte sont en usage dans certaines localités du pays de Bouzonville.

Ce plan de Hargarten-aux-Mines au XIX^e s. représente la structure ancienne du village. Comme à Bockange, les maisons sont accolées les unes aux autres; elles forment deux rangées de part et d'autre de la rue principale. C'est le plan typique d'un village-rue que l'on retrouve dans la plupart des localités des « Pays de la Nied ». Chaque maison prend place sur une parcelle allongée, parfois très étroite. Le géographe Jules Blache compare la disposition des parcelles « à une boîte d'allumettes dans laquelle la partie phosphorée représente les maisons, parfois décalées les unes par rapport aux autres».

La jointivité des maisons, leur alignement en deux rangées parallèles à la rue sont les deux principales caractéristiques du village-rue, non seulement des Pays de la Nied, mais de toute la Lorraine et des régions limitrophes.

Entrons dans un village-rue type



Rue principale de BURTONCOURT - 1982

Cette vue représente la rue principale de Burtoncourt. Deux vastes espaces, appelés usoirs, séparent la rue des façades des maisons. Ils forment une sorte de cour collective. Les façades ne s'alignent pas toujours sur leurs voisines. Leurs décrochements rompent la monotonie des longs alignements. La diversité des ouvertures, les décrochements des toits et des façades se donnent au promeneur successivement et ne s'apprécient pas d'un seul coup : le regard allant constamment d'un détail à l'autre.

Ici, le village-rue suit le tracé du chemin qui l'engendra. La fontaine abandonnée, l'absence des fumiers prouvent que l'activité agricole n'y a plus la première place. A Saint-Bernard, au contraire, « la rue est tirée au cordeau sans souci des mouvements du terrain. Les moines cisterciens de Villers-Bettnach ont curieusement implanté ce village vers 1630 en travers d'un vallon, ce qui lui vaut une rue excessivement pentue sur les

deux versants »⁽²⁾. Comme la rue est en pente, usoirs et toits se présentent sous forme d'escaliers géants. A Guinkirchen, la rue principale a également cet aspect. Le côté aval des façades étant plus haut que celui de l'amont, on a profité de cette dénivellation pour creuser les caves de certaines maisons sous le côté aval : il y avait moins de terre à sortir. Les caves servaient avant tout à conserver les pommes de terre, à partir du XIX^e siècle.

Imaginons-nous ces trois villages à la fin du XIX^e s. Les contraintes collectives (la vaine pâture, l'assolement triennal...), enracinées depuis le XVIII^e s., avaient développé la vie communautaire dans cette sorte de longue cour collective formée par la rue et les usoirs. Hommes, animaux domestiques, volailles s'y rencontraient presque journellement. Pour aller aux champs, il fallait y passer en raison de l'absence de chemin derrière les maisons. Le berger y rassemblait le troupeau de porcs au son de la trompette. Des files de canards ou d'oies se dirigeaient en se dandinant vers le ruisseau. Au moment des pluies, la rue prenait l'aspect d'un borbier : boue et excréments d'animaux abondaient. Vers 1850, l'aménagement de caniveaux pavés, alignés en deux bandes, permit un meilleur écoulement des eaux usées et du purin.

L'usoir, espace semi-public, doit son existence à l'absence de cour. Chaque maison n'a que la jouissance sans droit de clôture. De largeur inégale, en légère pente pour faciliter l'écoulement des eaux, il recevait le bois, les instruments aratoires, la brouette et surtout le fumier, véritable tas d'or dont la hauteur mesurait, aux yeux de tous, la richesse du paysan. Il était l'objet de tous les soins. De vieux paysans disaient : « Fumier au carré, étable soignée ». Les poules y grattaient et picoraient en toute liberté. L'usoir, encombré et pittoresque, constituait jusqu'en 1960, le caractère le plus familier du village lorrain. Les gens s'y rencontraient, parlaient de leurs bêtes, comparaient leurs récoltes. Souvent, un banc rustique, composé d'une planche posée sur 2 grosses pierres de forme cubique, leur permettait de se retrouver, après le travail, pendant la belle saison⁽³⁾.

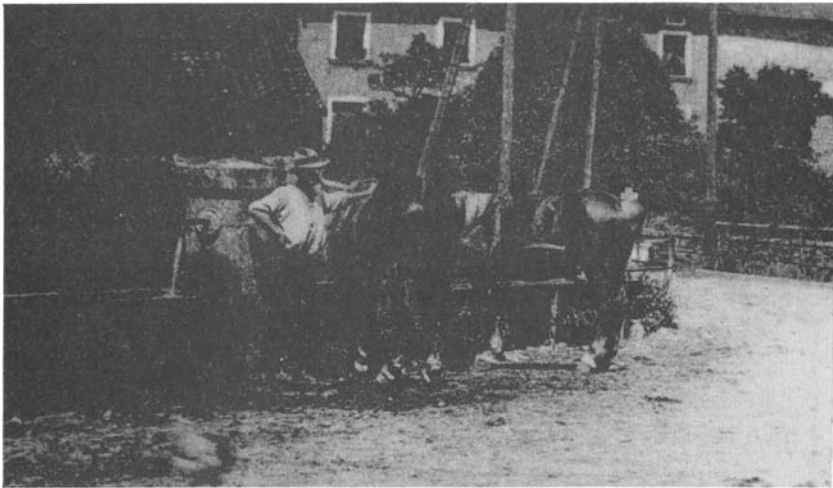
Lavoirs à ciel ouvert ou couverts, abreuvoirs et fontaines constituent des éléments décoratifs de nos jours. Jadis, suivant sa taille, sa configuration ou le nombre de ses sources, un village pouvait en avoir un ou plusieurs. Voici page ci-contre l'abreuvoir d'Oberdorff, il y a cinquante ans. Deux chevaux harnachés se désaltèrent avant de partir au labour.

Quelle animation autour de cet abreuvoir avant l'adduction de l'eau courante à domicile ! Matin et soir, les troupeaux de bovins y étaient conduits. Vaches et génisses batailleuses se disputaient parfois la meilleure place. Tant pis pour les cornes fragiles ! Souvent, il fallait intervenir

2) Claude GÉRARD et Jean PELTRE, *Les villages lorrains*, Nancy, 1978, 105 p.

3) *L'habitat rural*. Montage audio-visuel réalisé par une équipe d'enseignants mosellans sous la direction de R. DELLINGER, Directeur du C.D.D.P. de Metz. Commentaire de G. L'HÔTE et de G. HENIGFELD.

et les séparer à coups de bâton. La bouse de vache, mélangée à l'eau qui débordait de l'auge lorsque les bêtes y trempaient leur museau trop brusquement, donnait un cloaque infect. De longues traînées d'excréments indiquaient le chemin parcouru par les bovins de l'abreuvoir à l'étable.



L'abreuvoir d'OBERDORFF

Ici, le lavoir prolonge l'abreuvoir : à gauche, une partie de la planche qui servait à battre et à frotter le linge. Les femmes s'y retrouvaient d'habitude les lundis, jours de lessive. Leurs rires, cris, exclamations, mêlés aux frappements cadencés des battoirs, résonnaient à la ronde. Que de commérages !... gare aux mauvaises langues...

Quelques bâtiments publics (mairie-école, presbytère) tranchent sur les maisons paysannes par leur architecture de forme plus carrée comme la mairie-école d'Ottonville (voir photo infra). Les encadrements des fenêtres et surtout ceux des portes d'entrée sont plus imposants. Ils comportent parfois des éléments décoratifs assez riches. Ces édifices sont groupés autour de l'église pour des raisons d'ordre fonctionnel. Jusqu'au début du XX^e s., le maître d'école (*da Scholmeschta - der Schulmeister*) dépendait une partie de la journée du curé; il cumulait les fonctions de chantre, de sonneur de cloche, d'organiste, parfois même de sacristain. Aussi, était-il nécessaire de construire l'école à proximité de l'église.

Contrairement aux rues du village, les abords étaient généralement propres. La communauté villageoise, de confession catholique à 99 % au pays de Bouzonville, se rassemblait le dimanche à la messe. Elle était très suivie jusque vers les années 1960, surtout quand le desservant avait du prestige. L'habit du dimanche⁽⁴⁾ était de rigueur. Après l'office, les hommes se retrouvaient au café ou au jeu de quilles. Les femmes rentraient

4) *De Zondesenssuch - der Sonntagsanzug.*

sagement préparer le meilleur repas de la semaine, le traditionnel « pot-au-feu ». Le curé (*Da Hää - Der Herr*) et l'instituteur, maîtres des lieux, veillaient à la bonne moralité de la jeunesse qui leur était confiée. Souvent, ils abusaient de leur pouvoir. Lorsqu'un gamin dénichait un nid, le lendemain déjà, le maître d'école en était informé et lui administrait une bonne fessée.



EBLANGE en 1982. Façades et toits des maisons.

Observons les façades et les toits de trois maisons jointives à Éblange. Ce sont des maisons typiques, à un étage, de la vallée de la Nied. Elles se distinguent par la variété et la multitude de leurs ouvertures : portes, fenêtres diffèrent d'une façade à l'autre. Leurs encadrements, en belle pierre de taille extraite des carrières de la région, ne sont pas crépis; ils donnent aux façades un aspect animé, varié et surtout décoratif.

La façade de la maison du milieu, aux jolis volets de bois à lamelles mobiles⁵⁾, comporte trois parties, appelées travées. C'était une maison appartenant jadis à un laboureur aisé. Au centre, la partie réservée à la grange se distingue par sa haute porte charretière surmontée d'un linteau en bois. A droite, la partie habitation : le bel encadrement en pierre calcaire blanche, les volets à lamelles, les linteaux légèrement incurvés des fenêtres à six carreaux dénotent l'aisance du propriétaire au début de ce siècle. La porte d'entrée⁶⁾ pleine, massive, est surmontée d'une imposante vitrine destinée à éclairer le corridor obscur menant aux chambres et à la grange. A gauche, la partie étable-écurie : une jolie treille prend racine entre la lucarne éclairant l'étable-écurie et la porte où rentrait le bétail.

5) Elles permettent de régler l'éclairage quand les volets sont clos.

6) Des motifs floraux ou géométriques sont parfois incrustés dans la pierre au-dessus du linteau de la porte d'entrée. Le plus souvent, le linteau est surmonté d'une niche abritant une statuette de saint. Autour de la niche, des invocations religieuses rappellent généralement la triade « Jésus, Marie, Joseph » : *Jesus, Maria, Iosef* ».

Les maisons voisines, plus modestes, ne présentent que deux travées : celle de l'habitation et celle de la grange. Elles appartenaient à des paysans plus pauvres, ne possédant pas de chevaux, attelant parfois leurs vaches laitières⁽⁷⁾. Elles pouvaient avoir une petite étable au fond de la grange. Les bêtes passaient par le portillon⁽⁸⁾ découpé dans le vantail gauche de la porte charretière cintrée⁽⁹⁾. Remarquez le crépi ancien, peu voyant, où domine la couleur du sable utilisé⁽¹⁰⁾. Les différents matériaux employés pour la couverture des toits témoignent de l'évolution des dernières années : passage de la tuile creuse à la tuile mécanique, puis à l'éternit.

Il convient de mentionner la maison du manouvrier qui avait souvent une seule travée, avec un logement de deux pièces, longé par un étroit corridor commun aux bêtes et aux gens qui menait à une minuscule étable à l'arrière ou à un cellier. La porte du logis était parfois surmontée d'une gerbière. Le manouvrier ou journalier (*Da Daalāna - Der Tagelöhner*) était un homme dont les mains seules assuraient le travail ; il possédait souvent quelques champs où le gros-œuvre (labour, moisson, ...) était effectué par le laboureur ; en échange, tout au long de l'année, ce dernier utilisait les bras du manouvrier et de sa famille. Le bilan des services se faisait à la Saint-Martin.

UNE MAISON DE LABOUREUR A TROIS TRAVÉES (en 1982)

La maquette (page suivante) représente l'agencement intérieur d'une maison de laboureur. De solides poteaux verticaux (les « hommes debout ») délimitent les trois travées (habitation, grange, écurie-étable). Ils supportent avec les murs-pignons tout le poids de la toiture. Comme à Bockange et à Éblange (phot. I et V), le toit de cette maison-bloc abrite à la fois bêtes, gens et récoltes.

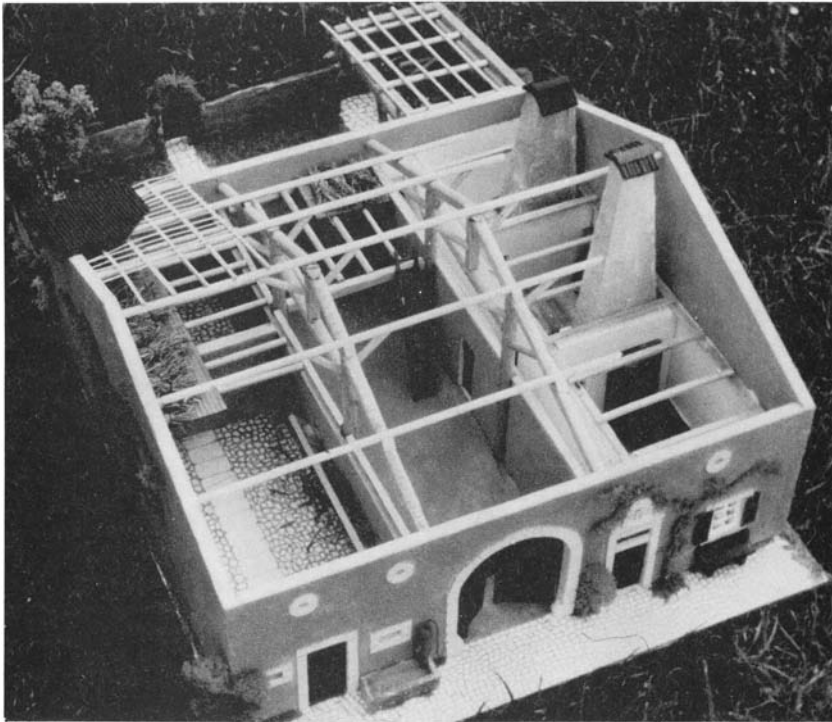
Les murs intérieurs, murs de refend, s'arrêtent au niveau des plafonds du logis et de l'étable-écurie, sauf si on a des chambres à l'étage comme à Éblange. On dispose ainsi d'un volume considérable pour stocker le foin, les gerbes de céréales, le regain, la paille, excellents isolants thermiques pour les hommes et les bêtes.

7) A Château-Rouge, Brettnach, Oberdorff, Villing et autres villages frontaliers, les ouvriers-paysans travaillaient aux Houillères, à la S.N.C.F. ou dans d'autres entreprises. Après leur poste, ils exploitaient un petit train de culture jusque vers 1950-1955. On les appelait *De Keibauern (Kühbauern)*. Les ouvriers-paysans actuels sont équipés de tracteurs, de charrues à plusieurs socs, etc. ; ils se portent beaucoup mieux que ces *Keibauern* du début du siècle.

8) Le portillon se composait souvent de deux volets de bois superposés ; on n'ouvrait que le volet supérieur pour aérer la grange tout en gardant la volaille enfermée.

9) Les portes cintrées sont les plus anciennes (XVIII^e s.). On les trouve là où on pouvait se procurer des moellons. Au XIX^e s., on préféra les linteaux droits en bois ; ils permettaient d'avoir des ouvertures hautes et larges.

10) Les maisons de laboureurs (exploitations de 10 à 16 ha) ont rarement adopté le crépi coloré, à la mode au milieu du XX^e s. dans les villages frontaliers. Beaucoup de maisons d'exploitants (à Château-Rouge, Éblange, Oberdorff, Téterchen, ...) ont encore actuellement le crépi ancien à la couleur sable appliqué au début de ce siècle. Les travaux de ravalement n'ont pas été faits, car il fallait avant tout investir de grosses sommes d'argent dans les machines.



Maquette d'une maison de laboureur

La travée réservée à la famille

Dans cette travée, séparée de la grange par un long couloir, se succèdent, de l'usoir au jardin, la belle pièce⁽¹¹⁾, la cuisine en position centrale, la chambre à four⁽¹²⁾, la remise destinée au stockage du bois.

La chambre à four était rarement à cet emplacement dans les anciennes maisons de laboureurs de la région de Bouzonville; à sa place se trouvait la chambre de derrière (*D'Kaama - Die Kammer*) éclairée par une fenêtre donnant sur l'extérieur. Les maisons de laboureurs avaient généralement un étage. Une ou deux pièces de l'étage servaient à stocker les grains de semence, l'avoine pour les chevaux et d'autres provisions (quetsches séchées, haricots et petits pois secs, ...). Les maisons de laboureurs des villages ayant de grandes superficies de terres à céréales, comme Téterchen et Coume, avaient parfois un deuxième étage pour stocker les grains et d'autres réserves. Une ou deux pièces du premier étage pouvaient aussi servir de chambre à coucher.

11) La belle pièce, appelée « poêle » en Lorraine francophone; au pays de Bouzonville c'est *de Stuf* (*die Stube*).

12) Le four à pain permettait la cuisson de miches de 5 à 6 livres. Il fallait compter, au début du siècle, 850 g de pain par personne et par jour, représentant chez les pauvres, la moitié du budget nourriture. On y enfournait aussi les tartes, les tôles couvertes de quetsches, de mirabelles, de quartiers de pommes et de poires.

A la fin du XIX^e s., la cuisine, la pièce la moins sensible au froid extérieur, au sol généralement dallé de pierres, était le foyer, le cœur de la vie courante du matin à la veillée. Elle possédait, dans un angle, la grande cheminée composée d'un manteau soutenu par deux pieds droits ou par deux consoles. Au fond de l'âtre, la taque de fonte; le chaudron, dans lequel on faisait cuire la soupe au lard, base du repas de midi, était suspendu à la crémaillère. Dans un coin, la pierre d'eau, un bloc de pierre monolithique, était parfois alimentée par une pompe branchée sur un puits.

Ce type de cuisine présentait de nombreux inconvénients. Les solives étaient noircies par la fumée. En été, il y faisait frais. Les portes vitrées donnant sur la *Stuf* et sur la *Kaama* ne l'éclairaient pas suffisamment. Aussi, au début du XX^e s., les veillées idylliques autour de l'âtre se faisaient de plus en plus rares dans les villages frontaliers. Les cuisinières à charbon et à bois, installées dans la *Kaama* se répandaient de plus en plus. La famille occupa alors cette pièce définitivement. Elle disposait d'un meilleur confort : sol recouvert d'un plancher, meilleur éclairage avec une vue sur la cour ou le jardin.

La grande cheminée fut transformée en four à pain ou servait encore à fumer la viande⁽¹³⁾. Dans la plupart des maisons, elle fut carrément abattue. On construisit de préférence un four à pain et fumoir dans la partie « hache » à l'arrière de la maison. La maison gagna encore en profondeur, le toit se prolongeant de plus en plus vers le jardin. Les gens de la région de Bouzonville, habitant les localités entre la frontière et la ligne Maginot, ont redécouvert la cheminée traditionnelle lorsqu'ils ont été évacués dans le département de la Vienne en septembre 1939. Les plus jeunes n'avaient jamais vu le feu dans l'âtre chez eux, en Moselle.

La *Stuf* ouvrait sa fenêtre sur la rue. A côté de la porte vitrée communiquant avec la cuisine, on avait ménagé, derrière la taque, une large ouverture par où se diffusait indirectement la chaleur de l'âtre. Juste au-dessus un placard mural (*Takschaf - Schrank*) gardait bien au sec la provision de sel, les fruits séchés. Parfois, une trappe communiquait avec un escalier menant à la cave à pommes de terre et autres provisions⁽¹⁴⁾. Cette belle chambre, pièce d'apparat, servait à fêter les grands événements de la famille : repas de noces, de communions, ...

La grange

Occupant le plus souvent la travée centrale, c'était le cœur de l'exploitation agricole traditionnelle, le carrefour de la maison-bloc. Le sol était de terre battue, mais l'entrée pouvait être pavée ou dallée sur quelques mètres pour le battage au fléau. La grande dimension de la porte

13) Les cultivateurs ont peu à peu renoncé avant 1914 à faire leur pain gris. Ils échangeaient leur froment contre du pain blanc chez le boulanger desservant plusieurs villages. Beaucoup ont réutilisé ces fours pendant les deux guerres mondiales.

14) En particulier le *Bohnenfass* (tonnelet à haricots) et le *Kappesfass* (tonnelet à choucroute).

charretière facilitait le passage des hauts chariots chargés de foin ou de gerbes. Les deux lourds vantaux s'ouvraient vers l'intérieur. Les petites ouvertures dans la façade, sous le toit, aéraient les foins, les céréales et la paille stockés au-dessus de l'étable-écurie et des chambres.

Matin et soir, le cultivateur y était occupé à fourrager les bêtes. La grange s'animaient surtout en été, au moment de la rentrée des foins et des céréales. Le laboureur faisait appel à ses manouvriers pour décharger les chariots. Il fallait être à 4 ou 5 personnes pour passer les gerbes, à l'aide d'une fourche, de la grange jusque sous le toit. On préférait les journaliers de petite taille pour entasser les dernières gerbes sous les tuiles.

De septembre à janvier, le battage occupait petits et grands. Dès l'âge de 9-10 ans, garçons et filles rapportaient les gerbes du haut du tas jusqu'à la batteuse. Le battage au fléau se faisait de moins en moins à la fin du XIX^e s. Les petits exploitants se servaient alors d'une batteuse à main; il fallait s'y prendre à deux pour tourner la manivelle. Lorsqu'ils n'avaient pas de batteuse, ils amenaient leurs céréales chez le laboureur qui possédait une batteuse mécanique placée sur le plancher du grenier au fond de la grange. Elle était actionnée par un manège où l'on attelait deux à trois chevaux. Les bottes de paille étaient liées à la main jusqu'aux années 1930-1940, époque où certains exploitants d'avant-garde achetaient une presse à paille, placée sur le sol de la grange devant la batteuse.

Le manège fut petit à petit remplacé par un moteur électrique dans les années 1926-1930. Entre 1945 et 1955, on abandonna la batteuse fixe pour une batteuse sur roues. Le battage se faisait dès lors le plus souvent sur l'usoir, au moment de la rentrée des céréales. Les conditions de travail commençaient à s'améliorer. En effet, il fallait des poumons solides pour supporter cette nuée de poussière que dégageait la batteuse dans la grange.

L'étable-écurie longeant la grange

Basse, obscure, mal aérée, elle manquait d'hygiène. Trois portes en enfilade, menant de la cuisine, par le couloir, à la grange et à l'étable, assuraient une bonne communication entre les hommes et les bêtes. La porte entre l'étable-écurie et la grange permettait aussi aux chevaux de passer à l'écurie, une fois dételés du chariot.

Le fourrage était directement mis dans les mangeoires ou les râteliers par les trappes, ouvertures pratiquées au plafond de l'écurie-étable. Des volets permettaient de fourrager les bêtes à partir de la grange. Bovins et chevaux sortaient sur l'usoir par la même porte s'ouvrant en deux parties superposées : la partie supérieure, en position d'ouverture pendant la traite, éclairait et aéra l'étable; la partie inférieure restait fermée pour tenir à distance les chats rôdeurs attirés par le lait frais.

Une cloison en bois séparait l'étable de l'écurie. Chevaux, vaches et génisses, attachés par le cou à de solides chaînes, étaient placés sur un

pavage légèrement incliné vers une rigole passant derrière eux. Le purin s'y écoulait vers la fosse à fumier à l'extérieur.

Pour garder les bêtes bien propres, il fallait les étriller et changer fréquemment leur litière. A l'abreuvoir communal, le propriétaire aimait présenter un troupeau impeccable. C'était sa fierté.

Un laboureur exploitant 10 à 16 ha pouvait avoir 2 à 3 chevaux, 6 à 9 bovins, dont 4 à 6 laitières vers 1950. Les exploitants de la vallée de la Nied, grâce à leurs prairies naturelles, avaient un troupeau de bovins dépassant souvent la dizaine; par contre, les laboureurs de Coume, Téterchen, Ottonville, ayant beaucoup de terres céréalières sur le plateau, avaient un cheptel de chevaux de labour plus important. A Ottonville, 4 chevaux étaient attelés à la charrue pour labourer les lourdes terres argileuses.

Souvent, les agriculteurs des petites vallées et plateaux voisins de la Nied allaient acheter une partie de leur foin chez les propriétaires de la vallée de la Nied possédant d'importantes superficies de prairies naturelles.

A côté du gros bétail, il convient de réserver une place d'honneur aux porcheries et à la basse-cour. En effet, la volaille, la saucisse, le lard et le jambon fumés constituaient la principale réserve de viande pour l'année. Les gens de la campagne bouzonvilloise n'achetaient que « du bœuf » (*Rendfleisch - Rindfleisch*) pour préparer le traditionnel « pot-au-feu » les dimanches et jours de fête.

L'ÉVOLUTION DU VILLAGE-RUE

Du Moyen-Age au XIX^e s.

Le Moyen-Age n'a pas connu, dans les Pays de la Nied, des villages-rues systématiques à l'image de Hargarten-aux-Mines et de Burtoncourt. Les maisons couvertes de chaume étaient rarement jointives. La disposition des maisons et des rues était plus anarchique autour de l'église. D'un aspect plutôt désordonné, ces villages furent appelés « villages-tas ».

Avant la Guerre de Trente Ans (1618-1648), la pression démographique déterminera un mouvement de colonisation. Les abbayes, établies au cœur de vastes solitudes forestières, étaient associées à cette colonisation : les Cisterciens de Villers-Bettlach pour la création de Neudorf, de Calembourg, de Sainte-Marguerite, de Charleville (1618), de Saint-Bernard (1629-30), de Nidange-Saint-Hubert (1602)⁽¹⁵⁾; les Bénédictins de Bouzonville pour la création de Beckerholz (1610); les Cisterciens de Freistroff pour la création de Chémery; les Chartreux de Rethel pour la création de Lacroix (1585) et de Rodlach. Les bâtisseurs de ces villages adoptèrent la disposition en village-rue.

15) Tous ces villages furent créés *ex-nihilo*, sauf Nidange-Saint-Hubert, issu d'une ferme isolée.

La Guerre de Trente Ans amena de gigantesques destructions. L'abbé Champlon, curé d'Ottonville en 1635, témoigne : « ... La moitié du village d'Ottonville fut incendiée par les troupes du baron de Blainville de Lénoncourt et de Mercy qui, semblables à une nuée de sauterelles, anéantirent tout durant l'espace de dix jours... Les Croates et les Hongrois séjournèrent pendant près de six semaines dans la vallée de la Nied et anéantirent tous les villages par la dévastation et l'incendie ».

Pendant la guerre de Trente Ans, les maisons semblent avoir été d'une grande fragilité. Le bois et les chaumes ont été partiellement remplacés par la pierre et les tuiles creuses⁽¹⁶⁾, surtout lorsque les maisons sont devenues jointives, disposition favorisant la propagation des incendies. L'argile et la pierre calcaire ne manquaient pas dans les collines longeant la vallée de la Nied et sur les plateaux calcaires de Coume, Tromborn, Obervisse. La pierre de Servigny-lès-Raville, très réputée, servait à faire des marches d'escalier, des bornes aux coins des rues et à l'entrée des portes cochères. Selon H. et Ch. Hiegel, le chaume n'a pas disparu partout, puisque sur 70.000 maisons rurales du département de la Moselle, 10.000 gardaient un toit de chaume en 1850.



A Ottonville (vue aérienne 1977), l'ancienne structure en tas existe encore partiellement autour de l'église. Dans le prolongement de l'église, à gauche sur la photo, le village-rue s'est probablement développé après les destructions du XVII^e s. Beaucoup de villages de la vallée de la Nied ont été abandonnés ou reconstruits au XVIII^e s. Sur le seul ban de Coume, on mentionnait encore au début du XIX^e s. trois villages ruinés (Belving, Lahelle, Blenting). A Éblange, Oberdorff, Téterchen et dans

16) Les tuiles creuses, appelées « tiges de botte », longues de 40 à 50 cm sont un peu étroites à un bout pour faciliter la superposition de l'une sur l'autre et freiner leur tendance au glissement. Dépourvues de crochets, elles doivent reposer sur une pente de 20 à 25° au maximum.

pratiquement tous les villages de la vallée de la Nied, la majorité des dates gravées sur les linteaux des portes d'entrée ou sur les clefs de voûte des portes charretières s'échelonnent du XVIII^e s. au milieu du XIX^e s.

Les maisons à trois travées, les villages-rues, construits au XVII^e s. et au XVIII^e s., doivent leur développement à des facteurs politiques et économiques.

L'édit de Léopold (1721), destiné à stimuler la reconstruction dans les 2 ans, encourageait la maison tri-cellulaire : « celui qui bâtera un logis, une étable et une grange bénéficiera d'une franchise totale » mais celle-ci n'était que des deux tiers pour un logis et une étable (2 travées), d'un tiers pour un logis seul (une travée) ».

Après les guerres du XVII^e s., les seigneurs fonciers laïcs et ecclésiastiques mirent cet édit en application, encouragèrent à leur tour la reconquête agricole et la reconstruction de maisons à trois travées conçues surtout pour la céréaliculture.

Les terres tombées en deshérence dont personne ne pouvait justifier la propriété après un long abandon, revenaient au seigneur foncier. Il pouvait les acenser ou les donner en fermage. Dans les deux cas, il en tirait un revenu. Les céréales obtenues sous forme de redevances pouvaient être vendues, surtout au moment de la soudure.

Ainsi, la reconquête correspondait à un vaste mouvement de spéculation sur les grains, objet vital. Les paysans se lançaient dans la céréaliculture, car elle rapportait au bout d'un an sur la sole d'hiver ou de quelques mois sur la sole de printemps.

Le début du XVIII^e s. correspondait à un formidable mouvement de restauration rurale. Celle-ci généralisait l'assolement triennal, la céréalisation de l'économie, le paysage d'openfield. Les pratiques communautaires s'enracinaient; il était interdit de faire d'autres cultures que celles pratiquées sur l'ensemble des saisons. L'entr'aide entre les habitants se généralisait, car la moisson, par exemple, se faisait, faute de chemins suffisants, en partant de l'extérieur des saisons. L'instauration d'un berger communal pour les bovins et les porcs fut quasi générale.

L'interdiction de construire dans les saisons amena, petit à petit, le remplissage de l'aire réservée aux constructions. La pression démographique du début du XVIII^e s., due à l'augmentation des naissances et à l'immigration des Suisses, Alsaciens, Savoyards, Tyroliens attirés par les offres avantageuses de Léopold, accéléra ce remplissage⁽¹⁷⁾.

Le plan de Hargarten-aux-Mines (voir supra) confirme ce remplissage au XVIII^e et au XIX^e s. La rue principale, à peu près totalement remplie au XIX^e s., l'était encore bien imparfaitement en 1732. Les places

17) Les patronymes d'origine tyrolienne sont : WIRTZLER, KRAUSER; le patronyme ISELER est d'origine suisse. Voir P.G. ISLER, *Immigrés dans la Lorraine mosellane après la Guerre de Trente Ans*, Saverne, 1959, 64 p.

à bâtir à l'intérieur des villages étaient cédées contre argent. Les plus riches prenaient les lots les plus grands (lots A - Plan de Hargarten), les mieux situés, le long de la voie principale. Les manouvriers se contentaient des lots les plus petits, les moins bien situés (lots B, *ibid.*).

Ainsi, le village-rue « peut être considéré comme un village de recolonisation rurale. Les guerres avaient laissé d'immenses friches. Pour les reconquérir, il fallait reconstruire les demeures des paysans. Ces derniers étaient, le plus souvent, dépourvus de moyens financiers. Or, il fallait construire vite et pas cher. La maison-type à 3 travées devait s'adapter à une économie essentiellement céréalière. L'élevage était secondaire; il servait à « fabriquer du fumier » pour les champs céréaliers qui produisaient l'essentiel de la nourriture. Pour concilier les impératifs du XVII^e s. et du XVIII^e s., on adopta un type de maison standard en profondeur, faute de place ailleurs »⁽¹⁸⁾.

L'évolution du XIX^e s. au milieu du XX^e siècle

Le tableau ci-dessous, indiquant la population de 18 villages à différents recensements, prouve que les villages des environs de Boulay et de Bouzonville sont pleins en 1836. A l'exception de Heining-lès-Bouzonville, qui a perdu Leyding annexé par la Prusse, les 17 autres villages connaissent tous une forte croissance démographique de 1802 à 1836.

	1802	1836	1875	1921	1936	1946	1968	1982
COUME	457	730	646	568	605	553	586	524
DENTING	368	399	353	227	432	203	311	366
EBLANGE	202	234	195	129	173	142	143	217
GUERTING	284	455	418	573	563	554	723	776
HAM-sous-VARSBERG	467	851	841	898	1545	1649	2303	2762
HOLLING	305	478	353	233	251	225	233	254
NARBÉFONTAINE	180	436	201	170	133	113	106	102
OTTONVILLE	680	766	617	457	406	359	352	364
ROUPELDANGE	210	298	268	200	214	200	226	334
VOLMERANGE-lès-BOULAY	379	495	389	275	252	221	227	305
CHATEAU-ROUGE	185	236	195	164	180	158	169	160
COLMEN	152	276	271	219	192	206	220	188
DALEM	300	413	483	502	521	495	530	574
FALCK	334	430	420	710	1880	2398	2505	2737
HEINING-lès-BOUZONVILLE	609	283	294	231	262	234	363	453
OBERDORFF	137	250	218	202	206	213	314	306
TROMBORN	368	515	418	315	364	117	280	306
VILLING	186	433	334	254	299	275	—	358

18) *Renaissance du Vieux Metz*, 30-3.

Au milieu du XIX^e s., ces villages vivaient en autosuffisance. Chaque village produisait le blé de son pain, son miel, son chanvre. Les tisserands étaient nombreux dans la région de Boulay. Le patronyme *Weber* (tisserand) y est encore répandu aujourd'hui. Vers les années 1815-1820, la vigne occupait une superficie assez importante sur certains côteaux ensoleillés : 16 ha à Ottonville et à Condé; 14 à Varize, 11 à Piblange, 9 à Volmerange-lès-Boulay et à Château-Rouge, 7 à Mégange¹⁹.

De nombreux villages avaient leur moulin, parfois une huilerie. Les fours à chaux se trouvaient dans les localités en contact avec le plateau calcaire (Denting). Ajoutons-y les multiples élevages. Le plus pauvre des journaliers entretenait une vache ou une chèvre, parfois quelques moutons grâce aux lots communaux et à la vaine pâture.

Le recensement de 1875 indique un déclin démographique dans 16 communes. Les plus touchés sont les villages à céréaliculture (Coume, Ottonville, Tromborn). La crise agricole des années 1890 et la guerre de 1914-1918 accentuèrent l'exode rural. Sur les 18 communes recensées en 1921, quatre seulement échappèrent à la chute démographique (Gueriting, Dalem, Falck, Ham-sous-Varsberg) et connurent même un regain de population. Situées à la limite Est des Pays de la Nied, ces communes gardèrent leurs manouvriers; ces derniers trouvèrent du travail dans les mines de charbon toutes proches. Ils purent s'y rendre à vélo au début de ce siècle. Dans les autres communes, trop éloignées des nouveaux centres industriels, de nombreux manouvriers et petits propriétaires abandonnèrent définitivement leur village natal pour rejoindre les cités industrielles.

Les laboureurs, perdant une partie de leurs manouvriers, commencèrent à s'équiper de faucheuses, de batteuses plus perfectionnées, à la veille de la Première Guerre Mondiale. Déjà dans la 2^e moitié du XIX^e s., ils ne firent plus construire la maison traditionnelle en profondeur, mais une maison en largeur où disparaissait la cuisine centrale. L'abolition des contraintes collectives permettait de prolonger les rues et d'édifier des maisons en largeur, en mordant sur l'espace agricole.

Malgré l'exode rural massif, le charron, le maréchal-ferrant, le cordonnier et d'autres petits artisans gagnaient encore leur vie au village au début du XX^e s. Le travail de vannerie se faisait à Rémering-lès-Hargarten (fabrication de corbeilles) et à Merten (fabrication de balais d'étable). Les cloutiers de Heining-lès-Bouzonville vendaient leurs clous aux cordonniers des villages voisins.

19) Le vignoble : *da Wengert (Wingert)*. Le vin était déjà apprécié par les moines de Villers-Bettnach au Moyen-Age. Les clauses d'une donation méritent d'être rapportées : « En 1226, Rodolphe de Pont donna à l'abbaye de Villers un domaine, deux moulins et quatre maisons qu'il possédait à Trèves, à la condition que les moines cultiveraient la vigne plantée auprès du couvent, qu'ils en boiraient le vin chaque jour de l'année, sans pouvoir jamais en vendre quelque abondante que soit la récolte, afin qu'égayés par le vin ils fissent l'office plus joyeusement, qu'ils chantassent avec plus de ferveur les louanges du Seigneur et priassent enfin pour la rémission des péchés du fondateur ».

Au recensement de 1936, 13 communes sur 18 voient leur population augmenter. A Ham-sous-Varsberg et à Falck, la population a doublé depuis 1921; cette explosion démographique est liée à la construction des cités (S.N.C.F. et Houillères à Falck; Houillères à Ham). Le doublement de la population de Denting est dû à la construction de la caserne militaire au Ban-Saint-Jean (Ban de Denting).

Dans les autres localités, la croissance démographique est surtout due à l'augmentation du nombre de mineurs et autres ouvriers occupés à construire les forts et casernes de la ligne Maginot. Certains agriculteurs, effectuant des charrois pour les entreprises, gagnaient bien leur vie et pouvaient se permettre d'acheter une moissonneuse-lieuse.

La baisse considérable de la population de Tromborn entre 1936 et 1946 est due à la destruction du village au début de la Seconde Guerre Mondiale. En 1946, lorsqu'on rapatria une partie de la population, on dut les héberger dans des baraques en bois. Il ne restait que deux maisons non démolies. Quatre maisons d'ouvriers paysans et une *Aussiedlung* ont été érigées pendant l'annexion de fait (1940-44). Les Allemands firent construire à la périphérie des villages des hangars collectifs (*Feldschieren - Feldscheune*) couverts de tuiles pour permettre aux agriculteurs, à l'étroit chez eux, de stocker le foin, les céréales et la paille, ainsi que des *Aussiedlungen*, fermes reconstruites à l'écart, sur leurs terres, avec toutes les commodités souhaitables.

L'évolution depuis 1950

Avant 1950, une exploitation de 20 ha, axée sur l'élevage bovin et les céréales ne pouvait déjà plus exister sans occuper deux à trois granges. Les maisons à 3 travées étaient conçues pour 10 à 16 ha, tandis que les exploitations modernes ont 50 à 100 ha.

Depuis 1950, l'utilisation de plus en plus massive de matériel, l'extension de la surface moyenne des fermes, l'intensification des cultures et de l'élevage ont rendu la maison de laboureur à 3 travées tout à fait inadaptée à sa fonction première de centre d'exploitation agricole. L'exploitation traditionnelle s'est modifiée en deux temps. Tout d'abord, les laboureurs ont racheté ou loué les maisons abandonnées pour en faire des hangars, remises ou étables. Ils les utilisent comme annexes de leur maison principale : bêtes, denrées et matériel ont ainsi trouvé un abri parfois bon marché. Les inconvénients sont nombreux : la dispersion des bâtiments est une perte de temps d'autant moins négligeable que le personnel a diminué et que la notion de rentabilité a pris une importance accrue; d'autre part, il est pratiquement impossible d'entretenir ces toits immenses, surtout s'ils sont couverts de tuiles creuses.

Dans un second temps, depuis 15 ans, ont poussé des hangars à charpentes métalliques à vocation multiple qui, pour ne pas être toujours esthétiques, n'en constituent pas moins actuellement la forme la plus économique d'une exploitation agricole. Leur implantation a en

général impliqué un desserrement de l'habitat : ces hangars sont très souvent construits à la périphérie des villages, ce qui laisse la possibilité d'une extension ultérieure. A Ottonville, le bâtiment au long toit d'éternit représente un de ces hangars; il contraste avec les toits rouges du village traditionnel au premier plan.

Ainsi, le centre du village perd petit à petit sa fonction agricole au profit de la périphérie. Les grosses maisons de la rue servent alors de remise. Certains villages frontaliers ne comptent plus que quelques agriculteurs (2 à Oberdorff, un à Château-Rouge) et une majorité d'ouvriers-paysans. A Merten, Rémering-lès-Hargarten, Villing, il n'y a plus un seul agriculteur : les ouvriers-paysans exploitent une partie du terroir; le reste est en grande partie entre les mains des agriculteurs des villages limitrophes français et sarrois. Les ouvriers-paysans occupent les anciennes granges et maintiennent une certaine activité au centre du village. Mais que deviendront ces anciennes maisons lorsqu'ils abandonneront ?

Les jeunes couples, même s'ils héritent la grosse maison paternelle à 3 travées, fuient souvent l'inconfort et la vétusté de cette maison ancienne. S'ils sont exploitants, ils ajoutent un pavillon neuf à côté du bâtiment d'exploitation à l'extérieur du village; s'ils n'ont plus de liens avec l'activité agricole, ils optent souvent pour le lotissement aux pavillons non jointifs dont l'architecture est fort éloignée des types locaux.

Grâce à l'implantation d'un lotissement, les villages d'Éblange, de Heining-lès-Bouzonville, de Roupeldange, de Volmerange-lès-Boulay ont connu une très forte augmentation de leur population entre 1968 et 1982 (voir tableau des recensements). Dans ces localités sont arrivés des citadins désireux d'échapper aux nuisances urbaines et recherchant un endroit calme et agréable. Ces « néo-ruraux » importent parfois un mode de vie en contradiction avec celui de certains autochtones, d'où la naissance de conflits entre anciens et nouveaux.

Ces lotissements ont le mérite de retenir les gens à la campagne, mais souvent au détriment de l'ancien noyau, où beaucoup de maisons tombent petit à petit en ruine. Pour sauver ces vieilles demeures d'une mort lente, il convient de leur donner une fonction résidentielle, si possible.

Les villages des Pays de la Nied représentent un patrimoine architectural, témoignage encre vivant d'une civilisation en voie de disparition. Certaines habitations, calvaires⁽²⁰⁾, lavoirs, puits, fontaines méritent d'être préservés.

* *

*

20) Ces calvaires sont très beaux à Guinkirchen (2), à Roupeldange (1) et à Guirlange (1). Il faudrait les restaurer.

Le village-rue traditionnel des Pays de la Nied convenait à une économie agricole évoluant lentement du XVIII^e s. au milieu du XX^e s. L'exploitation-type du laboureur, la maison à 3 travées, était conçue pour une économie à dominance céréalière. L'interdépendance, les pratiques communautaires, l'entr'aide furent une nécessité vitale pour cette communauté villageoise vivant en autosuffisance dans un monde peu ouvert sur l'extérieur où les comptes se réglaient à la St Martin. De nombreux patronymes (Bauer, Muller, Weber, Schmitt...) rappellent cette interdépendance entre les membres de cette grande communauté. Chaque manouvrier avait son laboureur : *sein Bauer han* (avoir son laboureur); chacun avait son meunier : *sein Mela han* (*seinen Müller haben*).

A partir des années 1950, la maison paysanne traditionnelle s'avéra inadaptée à une agriculture et à un élevage modernes. Actuellement, le centre du vieux village perd de plus en plus sa fonction agricole au profit de la périphérie. L'interdépendance, les pratiques communautaires, l'entr'aide ont disparu au profit d'un individualisme où triomphe le « chacun pour soi ».

Gérard HENIGFELD